

L'écologie : une nouvelle culture politique ?

Daniel Boy

► **To cite this version:**

Daniel Boy. L'écologie : une nouvelle culture politique ?. Vingtième siècle, Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1994, 44 (1), pp.45-50. 10.3406/xxs.1994.3110 . hal-01026555

HAL Id: hal-01026555

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01026555>

Submitted on 21 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'écologie : une nouvelle culture politique?

In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°44, octobre-décembre 1994. pp. 45-50.

Abstract

Ecology : a new political culture ? Daniel Boy.

While the motivations of voters who declare themselves sympathizers of the ecologist movement seem to show a certain lack of precision, it appears that the militants rally behind more structured references and themes, such as the refusal of productivism, support for the notion of autonomy and the desire to "act differently in politics". It may thus be considered that in France a developing ecologist culture is slowly crystallizing.

Citer ce document / Cite this document :

Boy Daniel. L'écologie : une nouvelle culture politique?. In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°44, octobre-décembre 1994. pp. 45-50.

doi : 10.3406/xxs.1994.3110

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1994_num_44_1_3110

L'ÉCOLOGIE UNE NOUVELLE CULTURE POLITIQUE?

Daniel Boy

Le mouvement écologiste constitue-t-il un OVNI politique? Assurément, les motivations des électeurs qui s'en déclarent proches semblent illustrer une certaine imprécision des contours de la culture écologiste. Mais chez les militants se dessine en revanche un patrimoine plus structuré, que tissent des références, des préoccupations et des symboles partagés au fil des combats. Aussi est-il concevable de raisonner à leur propos en termes de « culture politique en cours de constitution ».

L'écologie politique a eu vingt ans en 1994. Elle est entrée dans le champ politique avec la candidature de René Dumont à l'élection présidentielle de 1974. Depuis cette date, les écologistes ont été présents à toutes les élections locales et nationales avec des succès divers. Leurs résultats ont longtemps été inférieurs à 5% des suffrages exprimés jusqu'à leur brusque émergence aux élections européennes de 1989 (11%) et à leur triomphe aux élections régionales de 1992 où 15% des électeurs qui se sont exprimés ont accordé leurs suffrages aux deux formations écologistes. Après son relatif échec aux élections législatives de mars

1993 (8 % des suffrages exprimés), l'écologie semble désormais en recul, mais cette défaveur tient peut-être davantage aux divisions et aux querelles des mouvements écologistes qu'à une disparition du capital de confiance dont disposent l'écologie et la défense de l'environnement dans le public.

L'irruption de l'écologie dans le champ politique a suscité dans les médias et dans le monde politique des interprétations diverses. L'écologie est-elle un phénomène de mode relativement instable et évanescent? Doit-on l'analyser comme une conjuration des mécontents, des sans parti, des opposants au système politique? Ou à l'inverse ceux qui votent pour des formations écologistes et plus encore ceux qui y militent sont-ils animés par des valeurs communes, par un projet social et politique, voire par des comportements privés en accord avec ces convictions? Y a-t-il un « peuple écologiste » comme il y a un « peuple de gauche »? Ce peuple partage-t-il des valeurs fondatrices d'une culture politique spécifique? Cette question doit être examinée à deux niveaux: celui de l'ensemble de l'électorat et celui des adhérents ou militants du mouvement.

O LES ÉLECTEURS

UNE CULTURE À BORDS FLOUS

Ceux qui, dans les enquêtes par sondage¹, se déclarent «proches des mouvements écologistes» présentent, au moins d'un point de vue socio-démographique, un certain nombre de traits communs: ils appartiennent toujours aux classes d'âge les plus jeunes, sont souvent dotés d'un niveau d'étude secondaire, se recrutent plus fréquemment dans les professions qui ne sont pas directement liées au processus de production (enseignants, paramédicaux, étudiants), sont plus fréquemment des femmes que des hommes. Cette relative homogénéité sociale permet de soupçonner que les groupes sociaux qui éprouvent des sympathies pour l'écologie partagent un certain nombre de valeurs sociales plus répandues parmi les générations aisées, nées dans les années d'après guerre et arrivées à l'âge adulte dans les années d'abondance. De fait, les mêmes enquêtes par sondage montrent que les «proches de l'écologie» soutiennent plus ardemment les valeurs du «libéralisme culturel» telles que les ont définies, par exemple, G. Grunberg et E. Schweisguth: «Un système de valeurs anti-autoritaires, valorisant l'autonomie, et l'épanouissement individuel, reconnaissant à chacun le droit au libre choix de son mode de vie, et fondé sur le principe de l'égalité de valeur intrinsèque de tout être humain quels que soient sa religion, son sexe ou son rang social»². Par exemple, 55 % des «proches de l'écologie» dans l'enquête de 1991 estiment que l'homo-

1. On a utilisé ici les enquêtes annuelles de l'Observatoire interrégional du politique (Fondation nationale des sciences politiques) rassemblant depuis 1985 des sondages effectués au niveau des régions françaises et totalisant plus de 10 000 cas. Dans ces enquêtes, on ne dispose pas d'intentions de vote proprement dites mais de déclarations de «proximité» à l'égard des différents partis politiques (Quel est le parti politique dont vous sentez le plus proche ou, disons, le moins éloigné?).

2. Gérard Grunberg, Étienne Schweisguth, «Libéralisme culturel et libéralisme économique» dans CEVIPOF, *L'électeur français en questions*, Paris Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1990, p. 45-69.

sexualité n'est «pas du tout condamnable» (pour une moyenne de 42 %), et 50 % que l'avortement n'est «pas du tout condamnable» (pour une moyenne de 41 %).

Mais, objectera-t-on, ces valeurs ne sont pas propres à l'écologie. Elles appartiennent pour l'essentiel au patrimoine d'une gauche qui a combattu pour les voir reconnues par la législation³, même si dans les dernières années de sa gestion la gauche, dominée par un certain réalisme politique, a paru plus tiède à défendre les valeurs de l'antiracisme ou à légaliser le statut des couples cohabitant hors du mariage. Premier point de cette enquête, la proximité à l'écologie s'accompagne donc du choix d'une partie des valeurs de la gauche, voire de l'extrême gauche, celles qui concernent le «libéralisme culturel», mélange d'anti-autoritarisme, de refus du racisme, de tolérance dans le domaine de la sexualité.

L'analyse du même matériel de sondage permet de préciser un second point: partisans déterminés du libéralisme culturel, les «proches de l'écologie» sont en revanche fort tièdes en ce qui concerne les valeurs qui opposent plus traditionnellement les familles de gauche et de droite: attitudes à l'égard de l'État ou du libéralisme économique, soutien des forces syndicales, problèmes de la laïcité. Ainsi, selon l'enquête de 1991, 36 % des «proches de l'écologie» estiment qu'il serait «très grave de supprimer les syndicats» (contre 52 % parmi les partisans du Parti socialiste), et à l'inverse 54 %, qu'il serait «très grave de supprimer les écoles libres» contre 48 % pour les partisans du Parti socialiste. Bref, la proximité à l'écologie s'accompagne d'un classement intermédiaire entre la gauche et la droite dès que sont concernées certaines valeurs fondatrices de la dimension gauche-droite (syndicalisme, laïcité, etc.). Radicaux d'un point

3. Voir en particulier l'ouvrage de Janine Mossuz, *Les lois de l'amour, les politiques de la sexualité en France (1950-1990)*, Paris, Payot, 1991, 346 p.

de vue culturel, les partisans de l'écologie se sentent donc vraisemblablement moins directement concernés par certains enjeux historiques du combat droite-gauche, et sur ces valeurs ils occupent une position «centrale» que l'on hésite à dénommer «centriste» pour éviter toute assimilation abusive avec les formations politiques du centre.

Troisième trait qui caractérise les partisans de l'écologie, une certaine distance à l'égard de l'univers politique. Distance que l'on imagine moins due à l'incapacité de comprendre qu'à l'indifférence à l'égard des enjeux qui structurent ordinairement le débat politique. Une enquête électorale réalisée en 1988¹ montre, par exemple, que 68 % des «proches de l'écologie» s'intéressent «peu» ou «pas du tout» à la politique, contre 59 % en moyenne. Mais 61 % de ce même groupe refusent l'opinion selon laquelle la politique serait «des choses trop compliquées, qu'il faut être un spécialiste pour comprendre», contre 51 % en moyenne.

À ces éléments de portrait, il faut bien sûr encore ajouter une spécificité constitutive de la sympathie pour l'écologie, une sensibilité plus vive aux enjeux que constituent les problèmes de l'environnement. Pourtant, en dehors de cette dernière particularité, la configuration d'attitudes qui vient d'être décrite paraît bien légère pour constituer l'ossature d'une nouvelle culture politique. Du reste, une étude qualitative², effectuée sur un échantillon de jeunes se définissant par leur proximité à l'écologie, confirme l'idée d'une culture politique manquant singulièrement de relief. Vue à travers ces entretiens libres, l'écologie apparaissait moins comme la colonne vertébrale d'un nouvel engagement politique que comme

une valeur refuge dans un univers politique et social devenu à peu près incompréhensible. Bien entendu, le flou du portrait tient sans doute au fait que, jusqu'ici, nous n'avons observé que des partisans bien incertains, ceux qui, dans une enquête d'opinion, indiquent une «proximité» au mouvement écologiste. En passant d'une population d'électeurs à des groupes d'adhérents ou de militants nous allons forcer le trait.

O LES MILITANTS: DES VALEURS SPÉCIFIQUES

Les cultures politiques partisans naissent probablement du rassemblement d'acteurs sociaux partageant une même vision du monde au sein d'organisations politiques dotées d'une certaine permanence. S'agissant de l'écologie, ces conditions premières ne semblent guère réunies. Les premiers temps de l'écologie politique ont en effet été marqués par une succession de mouvements, de comités électoraux, d'associations se disputant le monopole de représentation de l'écologie politique. L'unification des Verts ne s'est effectuée qu'il y a une dizaine d'années à l'assemblée générale de Clichy (1984). Et cette unité s'est trouvée à nouveau rompue par l'apparition soudaine, en 1990, d'une fraction concurrente animée par Brice Lalonde, ancien militant du groupe des Amis de la Terre, qui n'avait pas rejoint le mouvement d'unification de 1984. Circonstance aggravante, chaque année les comptages effectués par le secrétariat des Verts indiquent un niveau inquiétant de turn-over des militants³. Une culture militante peut-elle se créer dans un laps de temps aussi bref et à travers une telle instabilité organisationnelle?

Pourtant, au-delà de l'appartenance à une organisation unique, beaucoup de militants de l'écologie se reconnaissent depuis longtemps dans ce qu'il est convenu d'appeler «le mouvement» ou

1. Enquête effectuée pour le compte du Centre d'étude de la vie politique française sur 4500 personnes; cf. *L'électeur français en question*, op. cit.

2. Daniel Boy, Agnès Roche, Anne Muxel, «Jeunes écologistes, un portrait en creux» dans *L'engagement politique, déclin ou mutation*, ouvrage collectif à paraître aux Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

3. De l'ordre de 30 % ces dernières années.

mieux la «mouvance écologiste». Du reste, et il s'agit précisément d'une manière de voir propre aux écologistes, premier signe d'une culture politique originale, le terme de mouvement est souvent jugé préférable à celui de parti. Une enquête auprès des conseillers régionaux écologistes élus en 1992 montre que 58 % d'entre eux (Verts et GE confondus) ont le sentiment d'appartenir à «la mouvance écologiste» depuis 1974 ou avant, c'est-à-dire depuis l'entrée de l'écologie en politique. Bref, pour beaucoup, il existe un passé de référence, un sentiment d'appartenance à un courant de pensée et d'action dépassant la chronique des organisations et des hommes. Mais de quels événements vécus en commun, de quels héros reconnus, de quels textes fondateurs cette communauté de sentiments est-elle tissée?

Pour certains, Mai 68 demeure une référence, mais moins comme le début d'une ère que comme la fin d'une époque, ou d'une certaine manière de voir le monde. En ce sens, la participation à l'occupation du plateau du Larzac, menacé, on s'en souvient, par l'extension d'un camp militaire, a peut-être facilité la transition insensible entre deux univers de valeurs. Contre l'armée, les défenseurs du Larzac défendaient le refus de l'autorité et de la violence, sentiments cohérents avec le mouvement soixante-huitard, mais ils prônaient aussi un ruralisme et un localisme annonciateurs du «vivre et travailler au pays» des écologistes des années 1980.

Au-delà du Larzac et de Mai 68, les plus anciens ont aussi le souvenir des années de mobilisations unitaires contre le nucléaire. De Fessenheim au Bugey jusqu'à la manifestation dramatique de Creys-Malville, on se souvient des années antinucléaires qui prirent fin avec les seules victoires réellement remportées par le mouvement en 1981: l'annulation de la construction de la centrale nucléaire de Plogoff, et celle de l'extension du camp

militaire du Larzac, annoncées par F. Mitterrand après son élection à la présidence de la République. De cette même époque, on garde la nostalgie des éditoriaux de Fournier dans *Charlie Hebdo* puis dans *La Gueule ouverte* annonçant périodiquement la fin du monde prochaine, ou des délires de l'an 01 où le dessinateur Gébémét en scène à sa manière le thème de l'arrêt de la croissance ou du partage du travail. Du côté des Amis de la Terre, on se réfère plus volontiers à l'opposition aux projets d'aménagements parisiens de Georges Pompidou et des manifestations à vélo qui s'en suivent¹.

Mais ces souvenirs ne concernent que les anciens combattants de l'écologie. Or les comptages effectués sur la date d'adhésion des membres actuels du parti des Verts montrent que plus des trois quarts d'entre eux ne sont membres au plus tôt que depuis 1989. Pour ceux-là, seuls les événements électoraux de ces dernières années peuvent tenir lieu d'histoire vécue. De quels personnages historiques se compose alors le panthéon des écologistes? Bon nombre d'entre eux, même parmi les plus jeunes, citent volontiers l'agronome René Dumont. Mais on dénote aussi une nostalgie particulière pour un personnage quasi mythique, le chef indien Seattle qui, invité par le président américain Franklin Pierce à vendre son territoire, fit une déclaration écologiste avant l'heure: «Comment pouvez-vous acheter ou vendre le ciel ou la terre? Cette idée nous est étrangère. Puisque nous ne possédons ni la douceur de l'air ni la fraîcheur de l'eau, comment pouvez-vous les acheter? ... La terre n'appartient pas à l'homme, l'homme appartient à la terre ... L'homme ne tisse pas la trame de la vie. Il n'est qu'un fil dans cette trame.

1. Sur toute cette période, voir l'ouvrage de Raymond Pronier et Vincent-Jacques Le Seigneur *Génération Verte*, Paris, Presses de la Renaissance, 1992.

Et quoi qu'il fasse à cette trame, c'est à lui qu'il le fait»¹.

Qu'en est-il des valeurs partagées par l'ensemble des militants? Celles que nous avons identifiées dans la sous-population des «proches de l'écologie» se retrouvent, souvent de façon plus accentuée, parmi les militants du mouvement: radicalisme culturel, refus de se classer sur la dimension gauche-droite, sensibilité à l'environnement. Mais ici il faudrait distinguer selon les nombreuses nuances qui composent aujourd'hui le mouvement écologiste. À la dernière assemblée générale des Verts, onze motions d'orientation se partageaient les suffrages des militants. Le clivage qui oppose traditionnellement, d'un côté, les tenants du «ni gauche ni droite», de l'autre les partisans d'un dialogue avec les forces de gauche demeure une ligne de fracture essentielle. Mais au-delà de ce clivage, toutes les nuances de pensée, toutes les subtilités d'interprétation s'expriment au cours des assemblées générales ou des réunions du Conseil national interrégional, le parlement des Verts. Malgré cette diversité qui n'est probablement pas fondamentalement différente de celle qui oppose, par exemple, les différents courants du Parti socialiste, on peut cependant identifier quelques traits communs.

– Le refus du productivisme constitue la valeur identitaire par excellence, permettant d'opposer le monde de l'écologie à tous les autres, droite et gauche confondues. Par productivisme, on entend «la logique économique qui conduit à produire toujours plus en recherchant la productivité maximale sans réduire pour autant le travail et sans prendre en compte d'autres contraintes comme l'utilisation des ressources naturelles, les effets de la production ou de la consommation sur le milieu ou les incidences sociales des évo-

lutions»². En opposition à cette contre-valeur du productivisme, on prône le développement durable, le partage du travail, l'invention de technologies non polluantes. Au-delà de cette mise en question du modèle productif, on trouve souvent une interrogation sur la problématique des besoins artificiellement déterminés par le système économique productiviste. De cette question découle parfois une recommandation de sobriété des modes de vie ou de choix de consommation respectueux de l'environnement: produits biologiques, papier recyclé, etc.³. Plus profondément, le refus du productivisme se fonde sur une représentation d'un monde fini, d'un univers naturel doté de frontières intangibles qui limitent définitivement la marge de manœuvre de l'homme sur terre: «Nous savons maintenant que nous vivons dans un monde fini et fragile aux ressources limitées, à la démographie galopante ... Ne rien détruire, restaurer, rénover, aménager en ménageant et se serrer pour faire de la place à tous, telle est notre marge de manœuvres»⁴. Comparée à l'ambition prométhéenne qui continue plus ou moins ouvertement à animer les autres forces politiques, la modestie du projet écologiste frappe par sa singularité.

– La valorisation de l'autonomie constitue une seconde régularité. C'est là peut-être que la fibre libertaire apparaît le plus clairement. Le thème de l'autonomie s'applique à l'individu dont on postule la liberté fondamentale face aux organisations (État, système économique, etc.), mais aussi aux unités économiques telles que les entreprises privées dont on souhaite l'indépendance vis-à-vis des grandes

2. Définition tirée de la plaquette programmatique des Verts, «Les Verts et l'économie».

3. Dans son ouvrage sur les militants écologistes, Agnès Roche note que, de fait, les militants Verts consomment volontiers des produits biologiques, cf. Jean-Luc Benhamias, Agnès Roche, *Des Verts de toutes les couleurs*, Paris, Albin Michel, 1991.

4. Extrait de l'une des motions de l'assemblée générale de Lille.

1. Ce texte est souvent cité dans la littérature écologiste. Nous reprenons ici la citation faite par Al Gore dans *Sauver la planète terre*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 227-228.

concentrations, et aux entités territoriales telles que la commune ou la région dont on propose que les sphères de compétence soient accrues.

– Le thème de la solidarité dessine une autre constante. Au plus profond, l'idée de solidarité est en harmonie avec la représentation écologiste du monde, selon laquelle, des éco-systèmes les plus modestes jusqu'à la planète terre, tout se tient, chaque être est lié aux autres à travers un système de dépendance qui implique une solidarité globale. Dans son application politique, cette solidarité aboutit à une défense des exclus de nos sociétés, au thème du partage du travail, au refus du racisme, à un tiers-mondisme radical qui préconise, par exemple, l'annulation totale de la dette des pays pauvres.

En outre, le choix de la non-violence détermine une opposition farouche à l'institution militaire et s'accompagne d'un pacifisme qui évoque à nouveau la tradition libertaire ou plus simplement les positions de la gauche des années 1960 : refus de l'arme atomique, indignation contre les ventes d'armes par des sociétés françaises, choix d'une « défense intérieure fondée sur la non-violence »¹.

– « Faire de la politique autrement » est un slogan qui réunit les Verts autour de l'idée d'une rénovation fondamentale des procédures démocratiques, dans la société et, pour commencer, au sein même de l'organisation partisane. Les conséquences pratiques de cette pulsion démocratique trouvent leur traduction dans les statuts du parti rédigés de façon à organiser scrupuleusement le contrôle des leaders : rotation dans les postes, règles de parité hommes-femmes, limitation du cumul des mandats, etc. En pratique, ces dispositions sont soutenues par une culture démocratique de base qui s'exprime souvent bruyamment à l'occasion de chaque réu-

nion des Verts, et plus particulièrement au moment de l'assemblée générale, grande messe annuelle des militants. Là s'expriment avec une étonnante constance les traits fondamentaux de cette culture : refus de la délégation qui implique que tout militant qui le souhaite accède à l'assemblée et y exerce son droit de vote, valorisation de la collégialité des décisions, répartition strictement égale du temps de parole sanctionnée par des applaudissements faisant taire par force tout orateur qui ne la respecterait pas, procédures de vote d'une complexité, d'un raffinement et d'une lenteur extrêmes, destinées à respecter autant que possible les droits des minoritaires, rappel fréquent des vertus du combat « sur le terrain associatif » symboliquement opposé aux vices de la « politique politicienne », etc. Le prix payé par les contraintes de ce mode de fonctionnement ne paraît pas trop élevé aux militants de base, toujours fiers d'invoquer leur avantage démocratique sur les autres organisations, même si les principaux leaders se plaignent parfois discrètement des effets pervers de ces règles de fonctionnement.

En fin de compte, au moment de l'assemblée générale annuelle, l'observateur a bien le sentiment de se trouver au sein d'une communauté dotée de sentiments identitaires, de rites originaux, de souvenirs communs, de complicités internes, d'humour privé qui fondent une sous-culture partisane originale. Même si ces derniers temps les rivalités internes et les fractures idéologiques ont parfois donné l'impression que la maison commune tremblait sur ses fondations, l'on peut donc en déduire qu'une réelle culture écologiste se constitue peu à peu.



1. Texte programmatique des Verts, « Le choix des Verts pour une politique de paix et de démilitarisation ».

Daniel Boy est chargé de recherche au CEVIPOF (Fondation nationale des sciences politiques). Il prépare un ouvrage sur Les Français et l'écologie, à paraître en 1995.